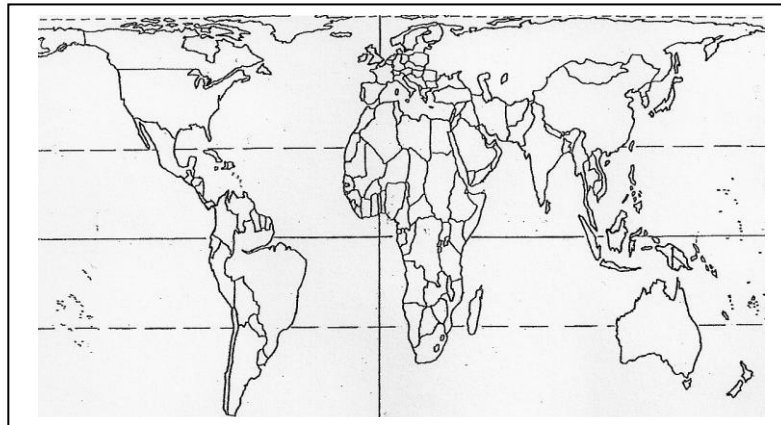


pt **« L'ancienne carte du monde »**
ou : pourquoi « une autre carte du monde » ?

En 1975 apparaît dans la panoplie d'outils du CCFD *« une autre carte du monde »*, qui rompt sensiblement avec les planisphères les plus traditionnels. Cette construction de prime abord surprenante est issue des travaux d'Arno Peters (1916-2002), directeur d'un institut d'histoire universelle à Brême. Ses études sur les cultures comparées et l'usage des cartes que cela implique l'ont conduit à proposer une représentation nouvelle :

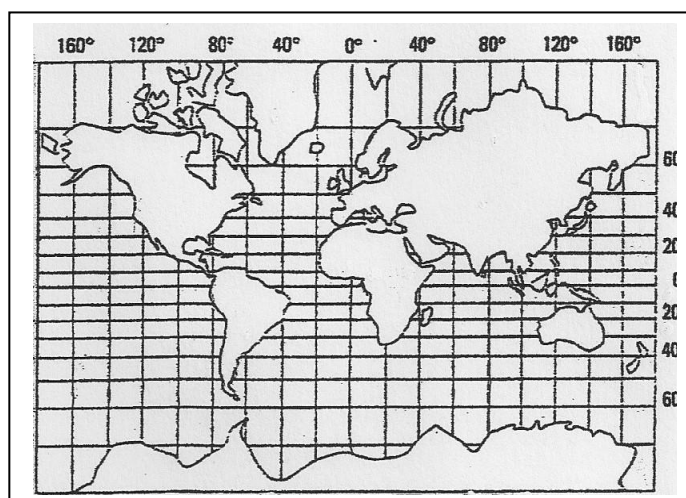
Le planisphère d'Arno Peters (1974)



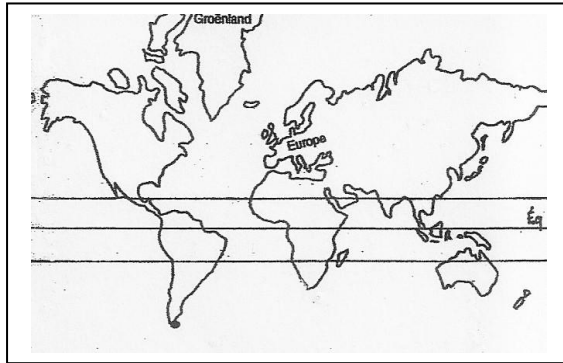
L'affiche du CCFD qui présentait le planisphère s'accompagnait d'un argumentaire qui, pour justifier cette innovation, avançait deux raisons essentielles :

- *« les cartes traditionnelles nous trompent sur un point important : l'étendue du territoire des différents pays du monde » ;*
- *« l'ancienne carte, qui nous sert habituellement, fait de l'Europe le centre du monde »* et n'est guère propre à valoriser *« notre conception des rapports entre les peuples »*.

La cible privilégiée (sinon exclusive) de ces critiques – la « carte traditionnelle » - c'est le *planisphère de Mercator*, qu'on trouvait alors un peu partout :



On le voit, ce planisphère axé sur le méridien-origine (méridien de Greenwich), place au centre de la représentation une Europe qui paraît au moins aussi grande que l'Amérique du Sud. Or dans la réalité il n'en est rien : sur le globe - « en vrai »- l'Amérique Latine (17,8 Mn de km²) est plus étendue que l'Europe (10 Mn de km²). En fait, tout ce qui se trouve aux latitudes hautes et moyennes est surdimensionné : le Groenland qui semble lui aussi plus grand que l'Amérique du Sud est en réalité 9 fois plus petit...De même l'URSS (22,4 Mn km²) apparaît –elle à tort deux fois plus grande que l'Afrique (30 Mn km²).



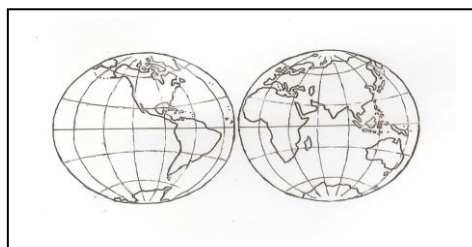
Ci-contre, le dessin d'un planisphère tiré d'un ancien manuel illustre un autre déséquilibre : Très souvent, les cartes publiées valorisaient la représentation des masses continentales de l'hémisphère Nord, quitte à ignorer les mers du Sud et l'Antarctique jugés de peu d'intérêt. On coupait donc une partie de la carte. Du coup l'Equateur, au lieu d'être au milieu, se retrouvait décalé dans le tiers inférieur ...ce qui n'était pas sans effet sur la manière de « voir » le monde.

Ce planisphère propose donc une façon de voir la Terre, qui peut modeler notre perception du monde, surtout si on ne voit et revoit que cette représentation là. Mais la « tromperie » évoquée ne relève pas d'un complot ou d'une volonté occulte d'égarer le lecteur ! Il y a d'abord un « problème technique » propre à la construction de tout planisphère.

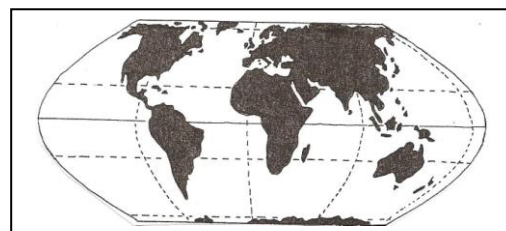
Préserver les surfaces ... ou pas ?

Le rond et le plat ...

Le globe terrestre est la seule représentation exacte de la planète : à ce titre, il est irremplaçable. Mais ce n'est pas la représentation la plus commode à manier et à transporter... Il ne permet pas non plus d'embrasser *d'un seul coup d'œil toute* la surface terrestre. Nous avons donc recours depuis très longtemps à des représentations planes : la *mappemonde*, qui montre séparément deux hémisphères enfermés chacun dans un grand cercle, et la *planisphère*, qui restitue la surface de la planète d'un seul tenant.



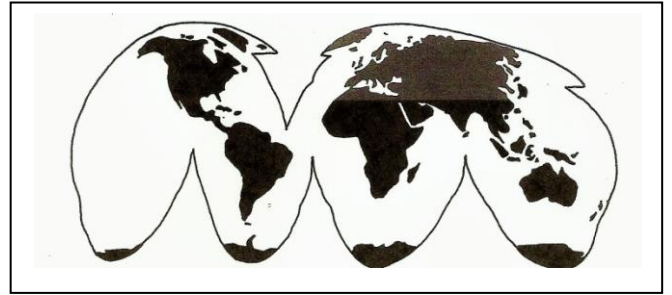
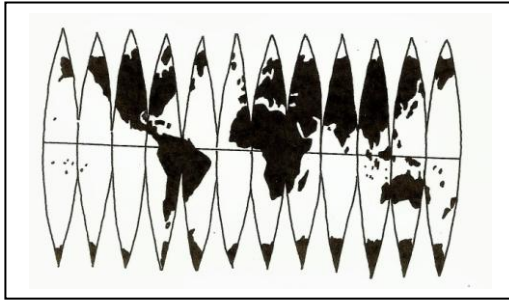
Mappemonde



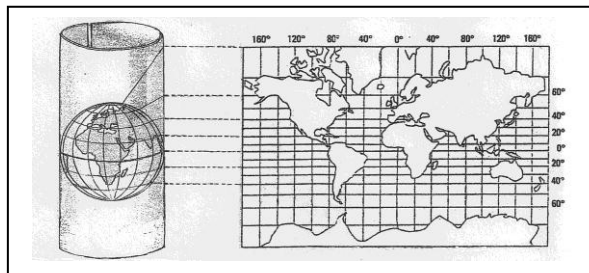
Planisphère

Le problème, c'est qu'il est impossible de développer sans dommage une sphère sur un plan ; comme disaient nos manuels de géographie : si l'on essaye de mettre à plat une boule, elle se déchire, comme l'écorce d'une orange ; et si on tente de l'étaler en tirant dessus sans la déchirer, elle se déforme, comme une baudruche.

Deux manières d'évoquer la difficulté de la « mise à plat » :



La solution la plus ancienne et la plus simple a donc consisté à « projeter » l'image du globe sur une feuille, ou à faire comme si au moyen d'opérations mathématiques. Les différents points du globe sont ainsi reportés sur une surface plane portant un canevas de méridiens et parallèles sur lesquels on redessine le tracé des continents et des pays. A titre d'exemple, on peut représenter comme suit le principe de la « projection *cylindrique* de Mercator » :

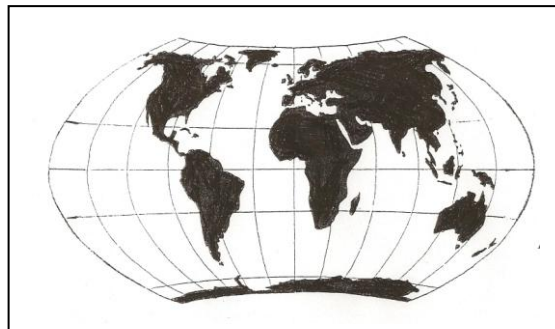


Or, toute projection entraîne des altérations ...

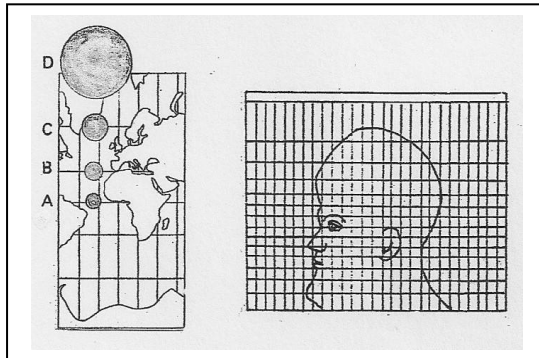
Il existe une grande variété de solutions pour passer du rond au plat, mais le résultat n'est jamais une image parfaite. Il n'est guère possible de préserver sur la carte à la fois les contours et les directions, les rapports de surface (les superficies) et de distances mesurés sur le globe. Tout ce qu'on peut obtenir en passant du globe à la carte c'est que l'une de ces propriétés soit conservée.

Ainsi, les projections qu'on appelle « équivalentes » respectent les rapports de surface tels qu'ils sont sur le globe : les superficies sont « comme en vrai »... au prix d'une déformation plus ou moins forte des formes et des distances.

Exemple : une projection de Hammer, respectueuse des surfaces (équivalente)



En revanche, une projection comme celle de Mercator respecte les tracés (contours) des continents et des océans, mais pas les superficies ni les distances :



Deux manières d'illustrer l'altération des surfaces:
-à gauche, les cercles A, B, C, D ont sur le globe la même superficie ; transposés sur la carte, C et D sont représentés « plus étendus qu'en vrai sur le globe » ;
-à droite, ce que donnerait une tête représentée à plat avec la projection de Mercator...

Voilà donc un premier point : la « carte traditionnelle », par construction, respecte bien mal les superficies, parce qu'elle préserve les contours et les angles.

Le second problème de cette carte, c'est d'avoir été utilisée à tout bout de champ sans discernement.

Une « erreur de casting »...

On a tellement décrié le planisphère de Mercator qu'on en oublierait presque que ce cartographe flamand (de son vrai nom Gérard de Crémér) fut un grand savant, soucieux de fournir aux marins des cartes précises et des directions fiables ! Modernité jamais démentie puisque sa projection sert aujourd'hui encore pour la navigation maritime ou aérienne et le guidage des missiles ; la NASA l'utilise d'ailleurs pour visualiser l'orbite de ses navettes autour de la Terre.

Le vrai problème de la carte de Mercator est d'avoir été trop généreusement employée... Reproduite à l'envi et utilisée comme fond de carte standard, par facilité, tradition ou ignorance, elle s'est assurée un temps une sorte de prééminence, souvent à *contre-emploi*. On l'a utilisée un peu partout, même là où elle n'avait rien à faire. Par définition, elle n'aurait pas dû servir pour représenter des faits de répartition liés à la surface, puisqu'elle ne respecte pas les superficies !

C'est bien ce que redécouvre Arno Peters quand il déclare en 1974: « *Il y a un peu plus de dix ans j'ai constaté que le planisphère était totalement faux, en comparant les tailles de différents pays* ». Et pour cause... ce planisphère là n'était pas fait pour !

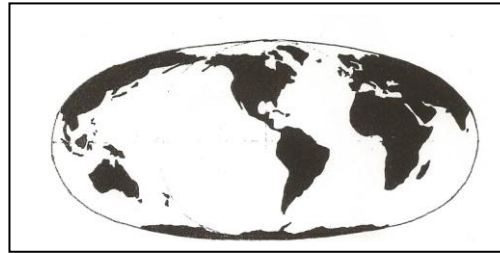
Dire d'un planisphère qu'il « est faux » n'a d'ailleurs pas grande signification. Il est adapté ou non aux exigences d'un propos. Dire que « les cartes traditionnelles nous trompent » est une façon de parler : le « bon planisphère », c'est celui qu'on choisit pour remplir une tâche donnée en tenant compte de ses qualités et de ses limites.

L'Europe en plein milieu...

Destinée à « réveiller » (selon l'heureuse expression de son auteur), la carte de Peters était censée remettre en cause un autre travers imputé aux « planisphères traditionnels ». En plaçant l'Europe au centre de la représentation, ceux-ci procédaient d'une « vision ethnocentrique » du monde ou en accrédièrent l'idée.

Se voir/représenter au centre : une attitude largement répandue !

A vrai dire, cet « ethnocentrisme spatial », qui consiste à percevoir et (se) représenter le monde en se plaçant au centre, est assez naturel. C'est aussi la chose la mieux partagée du monde, depuis la haute antiquité. Les premières cartes grecques en portent déjà la marque, tout comme les cartographies arabes médiévales. Les Chinois se voyaient traditionnellement comme « l'empire du milieu ». Aujourd'hui, les américains (qui passent pour ignorants du monde qui les entourent) placent sans état d'âme les Etats-Unis au centre de leurs planisphères.

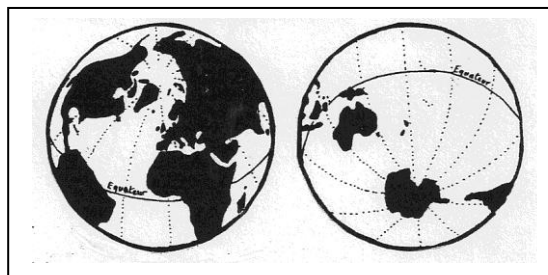


L'Europe ne détient donc en ce domaine aucun monopole... Pourtant sa représentation du monde *avait largement pris le pas* sur toutes les autres.

Pourquoi l'Europe s'est-elle mise « au milieu » ?

C'est d'abord le produit d'une histoire. Et dans *notre* histoire, c'est l'Europe qui a '*inventé*' le monde. Elle l'a *découvert et nommé*, à commencer par elle-même ; c'est elle qui l'a mis en cartes, à partir d'elle-même. Ses savants en ont défini les grandes articulations, en océans et continents, en zones ou en milieux ; ils ont découpé, rangé, classé les lieux et les populations, assigné à chacun sa place, à chaque culture son espace.

La disposition des terres et des mers sur le globe avait d'ailleurs si vivement frappé les premiers géographes modernes qu'ils en avaient donné une image particulière : en divisant la terre par un grand cercle de manière à laisser dans une même moitié la plus grande masse possible de terres, on obtenait une mappemonde expressive :



Le grand géographe allemand Ritter (1769-1859) avait établi que le centre de l'« hémisphère hyper-continental » ainsi obtenu se trouvait en Europe. Un peu plus tard, cette idée de *centralité* sera retenue comme un des attributs emblématiques du continent européen par les maîtres allemands et français de la géographie moderne, au même titre que sa « diversité ». De là à se prendre pour le centre du monde ...

A la même époque, le *choix* d'un méridien-origine internationalement reconnu -autre épisode marquant de cet itinéraire géographique européen- a conduit assez logiquement à confirmer sur les cartes la position centrale du Vieux Continent, surplombant l'Afrique qu'il

était en train de coloniser. L'adoption du méridien de Greenwich pour mesurer la longitude et le temps mondial est en effet le fruit d'accords internationaux passés en un temps où l'Europe dominait le monde (convention de Washington, 1884 ; la France s'y est ralliée en 1911).

Une vision du monde qui avait pris racine :

Il y a donc eu « *une manière européenne de dire le monde en le faisant* »¹, qui s'est imposée à la planète où l'Europe s'est projetée de bien des manières. La vision du monde centrée sur l'Europe s'est répandue partout et avec elle ses vocables et ses manières d'identifier et de ranger peuples et lieux : « *jusqu'à ce que l'Europe leur dise* » note le géographe américain Yi-Fu Tuan, « *les Arabes, les Indiens, les Chinois, et les Balinais ne savaient pas qu'ils étaient tous asiatiques* ».

Cette représentation s'est *enracinée* sous toutes les latitudes, de manière profonde et durable. En **1988**, le géographe Thomas Saarinen a demandé à des échantillons de population pris dans 49 pays de « dessiner un croquis du monde ». Il a constaté à quel point l'image « eurocentrée » était encore *dominante*, « *même après un quart de siècle de décolonisation* ». Si les croquis centrés sur la Chine étaient logiquement fréquents en Asie orientale et en Océanie, l'immense majorité des dessins obtenus sur tous les autres continents plaçait l'Europe au centre de l'image.

L'étude de Saarinen confirmait que « *les changements politiques ne se reflètent que très lentement dans les représentations du monde qui restent étroitement liées à l'éducation et aux documents utilisés en géographie* ». De fait, nos apprentissages scolaires du monde et des cartes n'allaient pas nécessairement à rebours de cette tendance naturelle à nous voir « au centre » du monde.

Peut être devrait-on ici user de l'imparfait, puisque les livres scolaires et les enseignants d'aujourd'hui sont plus attentifs que jadis à ces questions ? Mais nous continuons à parler sans malice du continent européen et du « sous-continent indien », ou d'employer des termes tels que : Proche Orient, Moyen Orient, Extrême Orient, qui ont été définis à partir d'un point de vue européen ! Il faut vraiment dépasser la force de l'habitude pour réaliser que les dénominations elles mêmes ne sont pas « un savoir innocent »...

Suite : Ce que change le planisphère de Peters

¹ Expression due à J. Lévy : « *Europe. Une géographie* » ; Hachette supérieur, Paris 1997 ; p. 10